

Séquence IV : Colette, Sido et Les Vrilles de la vigne.

Parcours : La Célébration du monde.

Texte : Sylvain Tesson, *Sur les chemins noirs*, 2016.

Ma jouissance se nourrissait du retour de mes forces. Guérir tenait du processus végétal : la santé se distribuait dans l'organisme comme les fibres de la plante. Elle rampait, poussait. Mon soin était de la laisser se déployer en jouissant *meza voce* de l'effort modéré de la marche. La quotidienne remise en route offrait un plaisir de basse intensité, résumé à presque rien : détecter des traces de vie dans la montagne, de jolies trouées dans une échancrure, la vue d'un mas ou d'un chevet roman. Un engoulement s'exfiltrait devant moi, c'était une vision pour l'éternité. Je jetais quelques lignes sur un carnet si le spectacle d'un chêne dans un champ blond m'inspirait un salut affectueux. Il me le rendait d'un battement de branche. La marche était une pêche à la ligne : les heures passaient et soudain une touche se faisait sentir, peut-être une prise ? Une pensée avait mordu ! Le soir, je m'endormais et les images de la lanterne magique défilaient derrière mes paupières. Était-ce là une vie réduite ? Oui. Mais réduite à sa plus simple expression. La plus belle, peut-être. Le défi était de faire durer cette douce tension.

Entre moi et le monde il n'y avait que l'air tiède, quelques rafales, des herbes échevelées, l'ombre d'une bête. Et pas d'écran ! Aucune information, pas d'amertume, pas de colère. Ma stratégie du retrait distillait sa jouvence dans mes fibres.

Aller par les chemins noirs, chercher des clairières derrière les ronces était le moyen d'échapper au dispositif. Un embrigadement pernicieux était à l'œuvre dans ma vie citadine : une surveillance moite, un enrégimentement accepté par paresse. Les nouvelles technologies envahissaient les champs de mon existence, bien que je m'en défendisse. Il ne fallait pas se leurrer, elles n'étaient pas de simples innovations destinées à simplifier la vie. Elles en étaient le substitut. Elles n'offraient pas un aimable éventail d'innovations, elles modifiaient notre présence sur cette Terre. Il était « ingénu de penser qu'on pouvait les utiliser avec justesse », écrivait le philosophe italien Giorgio Agamben dans un petit manifeste de dégoût. Elles remodelaient la psyché humaine. Elles s'en prenaient aux comportements. Déjà, elles régentaient la langue, injectaient leurs bêtabloquants dans la pensée. Ces machines avaient leur vie propre. Elles représentaient pour l'humanité une révolution aussi importante que la naissance de notre néocortex il y a quatre millions d'années. Amélioreraient-elles l'espèce ? Nous rendaient-elles plus libres et plus aimables ? La vie avait-elle plus de grâce depuis qu'elle transitait sur les écrans ?

Sylvain Tesson, *Sur les Chemins noirs*, 2016.